

Regard conscient

La force de faire face à notre histoire

Décembre 2002 • No 7

Édito

Vers une libération de l'être



© REGARD CONSCIENT

2 **Actualité**
Libres comme Sarkozy?
Tyrans

3 **Sciences**
Un concept qui nie l'être
Le zéro et la pomme

4 **Psychogenèse**
Le processus de libération
à ses propres lois
Tabou

5 **Psychogenèse**
(suite)
Brèves

6 **Famille**
Oser mettre en cause
nos parents

7 **Société**
L'absence du lien
façonne notre histoire
Spoliation

8 **Perspectives**
Amour d'enfant
Génie de l'être

Au lendemain du sommet de l'Organisation du Traité de l'Atlantique Nord (OTAN), récemment tenu à Prague, le monde occidental s'enferme dans un dilemme. D'un côté les nations prétendent renforcer leurs alliances militaires pour acquérir une puissance telle qu'il soit impossible à tout adversaire de menacer leur territoire. De l'autre, ces mêmes nations se chamaillent pour savoir quelle est, précisément, la nature de l'ennemi qu'elles veulent combattre. Dans cette confusion, les échanges prennent l'allure d'une interminable affaire de famille. Ainsi, un membre du Conseil américain pour les relations extérieures a-t-il accusé l'Europe d'avoir, à l'égard des États-Unis, « l'attitude d'un sale gamin de 16 ans, face à ses parents. » (1)

Dans ce numéro consacré à la libération de l'être, vous pourrez lire pourquoi les événements historiques nous ramènent inmanquablement à nos problématiques familiales (page 7). L'homme s'enferme dans le concept d'ennemi et finit toujours par s'en prendre brutalement aux enfants, malheureux boucs-émissaires d'une humanité qui élude sa quête de vérité. Les peuples plébiscitent les dirigeants les mieux disposés à cette tâche inconsciente et cela quelle que soit leur tendance politique. C'est pourquoi le fantasme de « l'enfant-tyran » fait recette en période d'insécurité (page 2).

Mais en attribuant à l'enfant la responsabilité de leurs souffrances, les adultes méprisent le miroir qu'il leur tend et se détournent d'une remise en cause pourtant salvatrice. La conscience innée de l'enfant est un guide qui a ses propres lois et doit être accueilli comme un cadeau de la vie (page 4). Au lieu de cela, les adultes imposent aux enfants une sujétion psychologique

aux conséquences dévastatrices. Ceux-ci développent une fidélité à l'éducation qu'ils ont reçue, même devant l'évidence qu'elle leur a gravement porté préjudice (page 6). Ce déni de l'être est présent jusque dans la perception que nous avons de la science des nombres, et l'utilisation que nous faisons des concepts mathématiques (page 3).

Au cœur des problématiques familiales, on trouve cette injonction: « Tu honoreras ton père et ta mère ». Elle est déloyale parce qu'elle dénie à l'enfant l'amour qu'il a toujours porté à ses parents et dont ceux-ci ont disposé sans limites. De la capacité à recontacter cet amour va dépendre la possibilité d'une libération pour l'adulte en souffrance, à travers un long processus d'écoute intérieure. Sur ce chemin, la présence aimante et attentive d'un témoin éclairé est aussi importante que le désir sincère de vivre notre vérité intérieure, car c'est à chaque instant que s'offre une possibilité d'éveil (page 8).

Lorsque l'homme remet en scène sa propre histoire, individuellement ou collectivement, il est déconnecté de cet amour et passe à l'acte sans état d'âme. Il s'attache à des supports et nourrit des obsessions meurtrières envers des adversaires qui font de même. Dans les conditions d'extrême aveuglement qui caractérise notre époque, puissions-nous réaliser combien nos enfants nous honorent en nous reflétant l'état dramatique dans lequel nous nous enfonçons à chaque refus de conscience.

Marc-André Cotton

(Prochaine parution: février 2003)

¹Max Boot, America acts the grown-up, International Herald Tribune, 26.11.02.

Libres comme Sarkozy ?

En dépit des protestations de la gauche, les Français plébiscitent un ministre de l'Intérieur qui veut les replonger dans l'univers carcéral de leur enfance. Mise au point sur les origines inconscientes de cette stratégie répressive.

Faut-il avoir été profondément humilié dans son enfance pour réussir en politique? C'est ce que confirment les confidences du ministre français de l'Intérieur, récemment parues dans *Le Monde*. De son parcours et de lui-même, Nicolas Sarkozy affirme: «Ce qui m'a le plus façonné, c'est la somme des humiliations d'enfance... Je n'ai pas la nostalgie de l'enfance parce qu'elle n'a pas été un moment particulièrement heureux.»¹

Trahison paternelle

Son père Paul, issu d'une famille de l'aristocratie hongroise ruinée par le communisme, arrive à Paris en 1948 comme un réfugié politique fuyant le stalinisme. Il est vite adopté par la société parisienne de l'époque et épouse

Tyrans

Récemment, un grand quotidien francophone (*Le Temps*, 11.11.02) révélait sur sa page internationale le plan par lequel le président George W. Bush allait «abattre Saddam Hussein.» Quelques feuillets plus loin, dans un article consacré à l'éducation, il stigmatisait Éric, 12 ans, qui cette semaine-là n'avait pas aidé sa mère à faire la vaisselle ou son père à ramasser les feuilles mortes.

Question: lequel de ces deux personnages devrait être considéré comme un «tyran»? S'agit-il de celui qui s'apprête à engager 250 000 soldats dans une nouvelle guerre américaine au Moyen-Orient? Non, c'est l'enfant. «L'enfant-tyran, explique l'article, est une des plaies de notre temps. Il vit dans l'impunité, il est matériellement gâté et n'accepte de frustration qu'en échange de bénéfices secondaires.» Citant le psychologue Didier Pleux, il ajoute: «L'enfant-tyran se doit de perdre son pouvoir, c'est l'objectif premier du rétablissement des exigences et des conséquences négatives s'il les transgresse.» Et l'on s'étonne qu'il y ait des guerres!

M.Co.

Andrée Mallah, la fille d'un riche médecin d'origine juive, dont il aura trois enfants: Guillaume, Nicolas et François. Mais Paul et Andrée divorcent quelques années plus tard et le père, marié trois fois, considère sa paternité avec une désinvolture blessante pour ses fils. Devant la souffrance exprimée par ces derniers, il déclare: «Je n'ai pas appris à me justifier auprès de mes enfants.» Guillaume, l'aîné, résume ainsi l'attitude paternelle: «Sa philosophie était un peu celle-ci: je ne vous dois rien, vous ne me devez rien. Cela nous a sans doute poussés à travailler pour nous-mêmes. Mais je ne peux pas dire que nous l'ayons toujours bien digéré.»

D'un géniteur qui ne reconnaît pas sa responsabilité relationnelle envers lui, Nicolas gardera un immense besoin de

Rejouement impitoyable

En 1983, Sarkozy rafle la mairie de Neuilly-sur-Seine à la barbe de Pasqua contre lequel il a fait campagne. Quelques mois plus tôt, ce dernier avait été son témoin de mariage: la rupture est terrifiante et ses proches craignent les représailles pasquaïennes. Aux présidentielles de 1988, Sarkozy met ses talents d'organisateur au service du candidat Chirac qu'il finira par connaître intimement, s'affirmant davantage auprès de celui-ci après la défaite. Mais son ambition le range bientôt aux côtés d'Edouard Balladur, dont il est devenu le porte-parole, et cette nouvelle liaison l'oppose à Chirac aux présidentielles de 1995. Dans ce nième combat, il lance aux chiraquiens éccœurés le «Tu ne me fais pas peur!» de son enfance. À l'interlocuteur qui doute, il profère une menace à peine voilée: «Tu devrais faire attention, nous serons au pouvoir pour sept ans.» Au terme d'une campagne épouvantable, le président Chirac aura pour Sarkozy cette phrase assassine: «Celui-là, il faut lui marcher dessus, il paraît que ça porte bonheur!»

C'est précisément à ce «drôle d'animal politique» que Jacques Chirac propose le ministère de l'Intérieur, au lendemain de sa réélection de mai 2002. Ce choix ravive un douloureux vécu familial: éternel second humilié de sa fratrie, l'intéressé s'était préparé pour Matignon. «Si vous ne me faites pas confiance en numéro un, pourquoi me faire confiance en numéro deux?» aurait-il lâché, blessé, au président qui prenait une nouvelle fois la place du père injuste et népotique. Piqué au vif, «l'affamé de pouvoir» allait pouvoir donner libre cours à sa violence refoulée, dans le rôle du premier flic de France.

Stratégie répressive

Au lendemain de la publication de son projet de Loi sur la sécurité intérieure, plusieurs commentateurs se sont étonnés à la fois de l'ampleur de la stratégie répressive du ministre Sarkozy et de l'apathie d'une majorité de Français face aux atteintes portées à leurs libertés. *Charlie Hebdo* s'est demandé par exemple si les peuples «préfèrent subir l'arbitraire, dans lequel ils trouvent des raisons évidentes à leur malheur.»² Que se passe-t-il en effet? Quel mandat (suite en page 6)



Répression

Les Français ont délégué à leur ministre le soin d'administrer une punition à même de réprimer le désir de liberté qu'ils n'assument pas.

(Dessin de Luz, Charlie-Hebdo, 10.10.02)

reconnaissance qu'il va transférer sur d'autres figures paternelles. À son frère plus âgé, investi de l'autorité du père distant et humiliant, il lance fréquemment un «Tu ne me fais pas peur!» qu'entendront aussi ceux qui l'ont connu plus tard, dans ses luttes vers le pouvoir. Son grand-père maternel - un gaulliste affirmé - lui donne le goût de la politique et le jeune Sarkozy se retrouve à vingt ans aux assises du RPR (Rassemblement pour la République), aux côtés de Charles Pasqua et plus tard de Jacques Chirac. Le choix de tels parrains va lui permettre de remettre en scène le sentiment de trahison qu'il vit toujours à l'égard de son père.

Un concept qui nie l'être

Zéro est ce qui ne modifie pas une somme, la présence de zéro n'a aucune conséquence sur l'ensemble. L'invention d'un tel concept témoigne de la folle souffrance de ses inventeurs.

Entre le XIIIe et le XVe apparaissent, à travers le latin médiéval *cifra*, les formes francisées *cifre*, *chifre* puis *chiffre*, qui désignent le signe que nous nommons aujourd'hui zéro. C'est par les cités industrielles de Picardie et en rapport avec le commerce que cette notion est entrée dans le langage. Le concept est issu du système numérique décimal arabe et le mot vient de *sifr*, vide. Les Arabes l'ont eux-mêmes emprunté à la mathématique indienne (sanskrit: *sūnya*). La notion de zéro n'existait pas dans le système numérique romain, alors que les autres nombres correspondaient. Il est certain que les incessants contacts commerciaux et culturels qui accompagnèrent deux cents ans de croisades meurtrières furent déterminants dans le transfert de nombreuses locutions et concepts.

Zefiro

Du XIe au XIIIe siècle, l'Europe et la France sont secouées par les croisades et les guerres, la répression sanglante des hérésies et la peur des invasions Mongoles. Au XIVe, les ravages inouïs de la guerre dite de Cent-Ans et de la Peste Noire (plus du tiers de la population mourut) laissent imaginer l'état de terreur et de détresse vécue par les populations. C'est dans ce contexte, qu'apparaît le zéro qui va remplacer *chiffre*, dont le sens s'étend alors à tout signe servant à représenter des nombres. Zéro (1485) est directement emprunté à l'italien *zero* qui est une contraction de *zefiro*, vent doux et tiède. Ce mot vient du grec *zephuros*, vent d'ouest ou de nord-ouest et personnification mythique du vent. *Zephuros* est issu de *zophos* qui signifie ténébres, région obscure, l'ouest.

Pris dans le contexte de cette époque, un vent doux et tiède ne peut dissiper les odeurs des milliers de cadavres et des bûchers; plus encore, il en devient le porteur et le diffuseur. Le lien entre les sens de zéro-zephyro (le vent) et zéro-vide (car la vie des hommes ne

vaut plus rien dans la guerre et la mort) m'est évident.

Zéro absolu

Vers 1512, les expressions *être un (vrai) zéro* puis vers 1573 c'est *un zéro en chiffre* désigne une personne jugée sans valeur. Zéro est attesté comme nombre de valeur nulle dès 1690, puis pour nommer l'origine, d'abord dans la graduation des échelles thermométriques puis sur tous les instruments de mesure (1757). Cet emploi en sciences banalise des locutions comme *réduire à zéro* et *partir de zéro*. Zéro se substitue alors à *chiffre* comme symbole remplaçant dans la numérotation les ordres d'unités absentes et désigne une grandeur nulle. Vers 1771, en aviculture, le terme *oeuf zéphyrien* désigne un oeuf sans germe, qui n'a donc pas de potentiel de vie.

Au XIXe siècle, les scientifiques banalisent les expressions *au-dessous de zéro* (1813) et *zéro absolu* (-273,15°C en 1818). En 1832, les *zéphyr*s est le nom donné aux soldats des bataillons d'infanterie légère coloniale en Afrique. S'il est possible que la référence directe soit la couleur de leurs

uniformes, il me semble indéniable que l'odeur de poudre, de mort et de terreur qui les précède et les suit pose le fond inconscient de cette dénomination. L'Instruction Publique introduit le zéro dans les systèmes de notations comme correspondant à la *non-valeur absolue*, ce qui se retrouve dans *zéro de conduite* (1911).

Zéro de conduite

Au XXe, après les horreurs de trois guerres, dont deux mondiales, de l'Holocauste et des hécatombes nucléaires d'Hiroshima et de Nagasaki, apparaissent les expressions *avoir le moral à zéro* (1947) et *être à zéro* (1953) pour désigner une personne déprimée. Du jugement posé sur les capacités et le travail de l'adulte puis de l'enfant, le concept s'impose à son état psychique et spirituel. Ce passage à l'acte, vieux de plus de cinq cents ans, sur le sens et donc sur la vie des humains est verrouillé par le pouvoir et légitimé par ses agents que sont, entre autres, les académiciens du langage.

Bernard Giossi

Pour lire l'intégralité de cette réflexion : www.regardconscient.net/archives/0211zero.html

Zéro pomme

Inventer une grandeur nulle, imaginer que l'origine peut être représentée par rien, conceptualiser l'absence ou le vide... Concevoir quelque chose qui n'est rien et sans incidence sur ce qui est! Ceux qui sont à l'origine de ce concept ont été traités et considérés ainsi par leurs parents. Le dommage pour l'humanité est immense.

Zéro est un concept créé hier pour refouler et manifester la trop totale négation vécue dans l'enfance. L'usage du zéro perpétue aujourd'hui la négation de l'histoire de l'être et la souffrance de millions d'enfants et d'adultes d'être considérés comme *rien*.

Le parent, l'instituteur dit à l'enfant :

- *Il y a une pomme dans le panier... Je prends la pomme, il n'y a plus de pommes dans le panier, la pomme n'existe plus... Il y a zéro pomme.*

L'enfant s'exclame :

- *Non ! c'est pas vrai ! c'est toi qui l'a prise, elle est dans ta main, derrière ton dos...*

Bien sûr, l'adulte insiste, l'enfant nomme les actes et les intentions de

l'adulte de toute sa conscience, jusqu'à ce que l'adulte se fâche, menace et le fasse lâcher par l'humiliation et la peur. Pourtant l'adulte triche et l'enfant dit la réalité. La pomme a une histoire, les êtres ont une histoire. Infliger le concept de *n'existe plus*, de zéro, est une atteinte à l'intégrité de l'enfant. C'est nier la réalité de la relation vécue avec l'autre, avec les autres.

La pomme existe en puissance dans chaque pommier, dans chaque fleur, dans chaque fruit, dans chaque pépin. La pomme vit avant qu'elle soit vue, désirée et cueillie. La pomme existe lorsqu'elle est dans le panier, lorsqu'elle est retirée du panier et cachée derrière le dos... La pomme existe dans son essence lorsqu'elle est mangée et digérée même si elle n'est plus nommée *pomme*. Nommer le fruit ne nous donne pas le droit de nier son existence, pourtant c'est ce que fait le professeur en disant ou suggérant zéro pomme. C'est un déni de la Vie manifestée en la pomme, manifestée en l'enfant, manifestée en nous tous. Légitimer zéro c'est laminer la plénitude de la vie et continuer à nier la conscience de générations d'enfants et ses conséquences.

B. G.

Sources :

Dictionnaire Historique de la Langue Française, Le Robert, Paris, 1998; Dictionnaire Encyclopédique, Larousse, Paris, 1994; Atlas Historique Universel, Minerva, Suisse, 1997.

Le processus de libération a ses propres lois

La conscience innée de l'enfant est un guide pour l'adulte, enfermé dans sa souffrance. Mais ce cadeau est le plus souvent méprisé, humilié. Réflexion.

Je pars d'une certitude longtemps éprouvée par moi-même dans ma relation à mes enfants et dans ma présence attentive aux interactions entre enfants et parents : *la conscience est présente chez l'enfant*. Elle est *innée et réflexive*. Elle ne se développe pas, ne s'invente pas, ne se crée pas, ne s'instruit pas, elle se réfléchit et c'est ainsi que nous nous réalisons dans toutes nos dimensions d'être humain.

L'enfant est un maître

L'enfant est doté de cette conscience qui semble souvent échapper aux adultes. Il ne loupe jamais ses «retours», que ceux-ci soient émotionnels, physiques ou verbaux. Pour ses parents, c'est un *maître* qui ignore totalement son état de maître tellement son expression lui est naturelle. L'adulte qui ne comprend plus ce qu'il vit, refuse d'ouvrir les yeux en se retournant contre son enfant. Il fuit ainsi le moment primordial de l'accueil de ses émotions, de l'accueil de la réduction dans laquelle il a toujours vécu. *Il fuit le moment pourtant espéré d'une remise en cause salvatrice de ses rejouements*

© REGARD CONSCIENT



Reflét

Par amour pour ses parents, l'enfant reflète leur enfermement. S'il n'est pas entendu, si son retour est humilié par l'inconscience des adultes, il finira par s'identifier à ce reflét.

compulsifs, de ceux de ses parents et de ceux de ses contemporains.

Un exemple. J'ai souvent vu de très jeunes enfants répéter malgré la réproba-

tion parentale : « *Pipi, caca, caca, pipi, pipi, pipi, caca...* » Dans cette situation, la vitalité de l'enfant est encore surprenante. Il est pourtant généralement menacé par l'adulte. Il regarde, il rit, il sent que la colère va se retourner contre lui mais il continue jusqu'à un certain moment déterminé par l'histoire de chacun.

Lâcher prise

Que fait l'enfant ? Il est difficile pour l'adulte de ne pas plaquer sur cette scène le parent qu'il a lui-même subi. Sa tension augmente comme celle qui, dans son enfance, anima son propre parent. Il - ou elle - se sent humilié(e) d'être le père, la mère d'un fils ou d'une fille aussi *bête, crétin(e), débile*, et j'en passe. Il faut que cela cesse et vite, surtout s'il y a des témoins. Le parent veut alors se montrer intelligent, il menace l'enfant de l'enfermer dans les toilettes : « *Là, au moins, tu serais à ta place.* » Le parent fait porter à l'enfant son aveuglement, mais à aucun moment il n'accueille la richesse de ce qu'il vit et c'est bien dommage pour tout le monde.

La vie que représente magnifiquement l'enfant, propose aux parents de libérer cette tension qui envahit la maison et qui les empêche tous d'être bien ensemble. Il propose à ses parents de *lâcher prise* et de prendre conscience qu'ils sont entièrement préoccupés par des années de mensonges relationnels et qu'ils n'ont plus aucune disponibilité pour être avec, c'est-à-dire *être présents, conscients et aimants.*

Tabou

Il est de la nature de l'enfant d'honorer la vie. S'il est reconnu dans son essence, accueilli et donc respecté, il honorera naturellement son père et sa mère. L'injonction « *Tu honoreras ton père et ta mère* » est déloyale. La marque du futur - *honoreras* - transforme une vérité en un redoutable sous-entendu, celui par lequel l'enfant ne regarderait pas ses parents comme sacrés pour lui.

Cette manipulation du langage cache une torsion de l'esprit qui fait porter à l'enfant les agissements de l'adulte. C'est ce dernier qui est devenu, à force d'éducation, incapable d'honorer la vie, de s'honorer lui-même et donc d'honorer son prochain. Cette torsion renforce un terrible inter-

dit. Celui de reconnaître et de nommer clairement les causes et les conséquences de ce que l'adulte fait subir à l'enfant et par là-même de ce qu'il a lui-même subi pendant sa propre enfance et son adolescence. L'interdit social est posé dans l'éducation, et le consensus scellé par l'exposition médiatique régulière de cas d'enfants ou d'ados présentés comme des tyrans et soumis à la vindicte populaire en guise d'exorcisme : *malheureux boucs-émissaires d'une humanité qui étude ainsi sa quête de vérité.*

Parce qu'il refoule sa souffrance, l'adulte ne peut plus honorer son prochain et le respect qu'il prodigue à ses parents est de l'ordre de la soumission de l'esclave qui vit psychologiquement sous la domination et dans la dépendance d'un maître dont il est la propriété.

S. V.

L'enfant devient une corvée

Si l'enfant n'a pas été accueilli dans la connaissance de ses dimensions humaines, ses élans, ses joies, ses sourires sont consommés par l'inconscience parentale et sa vérité, sa perspicacité, ses émotions seront impitoyablement humiliées et persécutées. Il devient alors rapidement une corvée, un poids dont il faut se partager la charge : *Maman, j'ai envie de faire pipi, Maman, j'ai envie de faire caca, Quoi encore ! Ah merde, il a encore fait caca, Arrête-toi, il faut changer le petit !* La tension monte, pas moyen d'y échapper : *pipi, caca, j'ai soif, j'ai faim...*

Nous avons créé un monde intérieur et un monde extérieur qui ordonnent, hiérarchisent et supervisent la nature humaine, mais nous ne connaissons pas les lois qui régissent les conséquences de cette monstruosité. Malgré cela, nous prétendons pouvoir et même vouloir accéder à la *Liberté*. Mais de quelle liberté s'agit-il ? Nous n'avons aucune possibilité de penser librement vis-à-vis de nos propres parents ni de nos éducateurs.

La loi du refoulé

Pour se libérer d'une telle folie, il nous faut d'abord reconnaître notre souffrance, sa force active, en reprenant contact avec notre véritable nature, comme une mère attentionnée accueillerait et écouterait tout naturellement son enfant lorsqu'il a besoin de partager avec elle son désarroi. Il nous faut connaître les causes de notre souffrance, la motivation qui impose son refoulement, les conséquences de ce dernier et les lois qui régissent le refoulé et sa libération. Tout comme il faut connaître les lois humaines qui déterminent notre structure sociale et politique pour en changer, car l'Homme n'agit jamais sans raison et tout ce qui détermine ses paroles et ses actes doit être connu.

Les parents, complètement envahis par leur problématique, finissent par ne plus pouvoir considérer leur enfant autrement que comme une *bouche à nourrir*, un *cul à torcher* et pour le summum du déni comme une *exubérance à discipliner et à éduquer*. Le bébé vit comme un supplice le fait de ne pas être reconnu comme l'incarnation d'une conscience sensible, présente, aimante, entièrement disponible au présent. Reconnaître cette souffrance que nous avons tous vécue est primordial pour comprendre ce qu'*aveuglement* veut dire.

Handicap relationnel

Essayez d'imaginer ce que pourrait vivre un adulte reconnu comme conscient s'il était subitement traité comme

un *débile*, un *crétin* ou une *graine de délinquant* par tous les gens qu'il voit, et ceci pendant des années. C'est ce que vivent nos enfants, tous milieux sociaux confondus.

« *Pipi, caca, pipi, caca...* » était pour mon frère et moi l'expression la plus directe pour exprimer la réduction relationnelle dans laquelle nous étions enfermés par nos parents. Nous savions que nous n'étions pas ce que leur regard et leurs mots prétendaient que nous étions. Et nous savions également qu'ils

Présence

« Le comportement des mères vis-à-vis de leurs bébés et de leurs jeunes enfants est déterminant pour l'équilibre des adultes et pour celui de l'humanité. »

n'étaient plus les magnifiques représentants de la mère nature, en pleine possession de leur force vitale et de leurs facultés humaines. Non, ils avaient été passés à la moulinette de l'Histoire et nous faisaient subir pratiquement le même sort. Ils nous rendaient fous car c'est terrible de vivre avec des handicapés relationnels qui ne se reconnaissent pas comme tels. C'est terrible d'obéir à l'arbitraire. C'est terrible d'être constamment interprété, jugé et condamné. *C'est terrible d'être le jouet d'adultes qui se sentent légitimes de nous imposer des rôles dans leurs rejouements sans aucune conscience de la souffrance qu'ils sont en train d'occasionner en nous, ni ce qu'ils sont en train de faire.*

« *Redevenez conscients !* » Voilà ce que nous disent nos enfants. Le comportement des mères vis-à-vis de leurs bébés et de leurs jeunes enfants est déterminant pour l'équilibre des adultes et pour celui de l'humanité. Elles portent la responsabilité des dérives lorsque, face aux illusions de bonheur affichées par la société de consommation, elles n'affirment pas l'accueil, la présence effective et la transmission de leur expérience à leurs enfants. L'enfant naissant confronté à une mère indisponible de corps et d'esprit manifeste sa souffrance et sacrifie son présent en le mettant au service du processus de libération qu'il sent agissant chez ses parents. Il en sera toujours ainsi, jusqu'à ce que les mères réalisent la maltraitance qu'elles ont elles-mêmes subie et retrouvent, en elles et entre elles, une harmonie qui leur permettent, face à toutes prises de pouvoir, d'affirmer leur indispensable présence auprès de leurs enfants.

Sylvie Vermeulen

Brèves

Être et avoir

Avec plus d'un million d'entrées en ligne de mire, le documentaire de Nicolas Philibert *Être et avoir* est salué par la critique comme l'événement cinématographique de l'automne. Il met en scène un instituteur de campagne et ses treize élèves de quatre à dix ans, réunis dans une même classe du Puy de Dôme. Qualifié d'« *authentique et optimiste* » par *Le Monde*, ce film est un concentré de l'horreur éducative que vivent des millions de petits Français au contact de leurs enseignants et parents. Comme dans *Loft Story*, on assiste en direct au dressage de Jojo, un enfant encore vif aux prises avec l'humanisme moralisateur de son maître. Devant l'objectif de la caméra, une mère gifle son enfant qui fait ses devoirs parce qu'il oublie une retenue de calcul. Réprimandes, chantages et punitions arrachent à l'assistance quelques rires nerveux. C'est le spectacle de notre calvaire d'enfant qui nous fascine.

Courrier

Un correspondant nous adresse ces quelques lignes en clin d'œil :

« Tout va bien. La prof doit-elle alerter les commissariats si elle entend : « *C'te belette, elle est Mururoa, j'la kiff à donf.* » Non. Traduite, la phrase - qui signifie *cette fille est une bombe, je l'aime beaucoup* - est plutôt flatteuse. Ne pas créer non plus d'incident majeur si l'élève vous traite de « *radasse* », « *raclette* », « *scarlette* » ou « *tasse* ». Ces adjectifs ne sont que l'expression de son admiration juvénile. Si l'élève ajoute « *Eh, la meuf, tu tapes le défi* », c'est gagné. Vous avez rempli votre Mission. Respect.

P.S. : Attention, il n'y a rien à comprendre, c'est la banlieue. »

Patrick V. (Eure)

Le prix de la vérité ?

Le sénateur démocrate Paul Wellstone (Minnesota), des membres de sa famille et plusieurs de ses collaborateurs, sont morts, le 25 octobre, dans un accident d'avion. Figure emblématique de l'aile gauche du parti démocrate et de la communauté juive, Paul Wellstone était le seul sénateur à s'opposer au projet de guerre préventive contre l'Irak. Sa mort décapite l'opposition parlementaire au conflit des civilisations soutenu par le gouvernement américain. Selon le département des Transports, le *crash* de l'avion sénatorial serait d'origine accidentelle et l'opinion publique est priée de croire à cette version des faits.

Réseau Voltaire, 28.10.02

(suite de la page 2)

inconscient les électeurs ont-ils confié à leur ministre tout en protestant du contraire? Et pourquoi la personnalité de Nicolas Sarkozy est-elle à ce point taillée sur mesure?

De ses « humiliations d'enfance », le ministre a conservé une formidable puissance de refoulement et un mépris profond pour l'expression de la souffrance humaine. En poste au ministère de l'Intérieur, il peut appliquer à la nation la répression - à l'évidence hyper-violente - que son éducation aristocratique lui a infligée. Ses cibles sont à l'image de sa vulnérabilité d'enfant et de tout ce que sa famille a méprisé en lui: *les prévenus, les jeunes, les prostituées, les mendiants...* Ce qui fit dire au président de la Ligue des droits de l'homme qu'avec le projet Sarkozy, le gouvernement « déclarait la guerre aux pauvres. »³

Mais le ministre n'est pas arrivé à son poste par hasard et jouit, pour l'heure, d'une incroyable popularité. Il incarne en effet une facette arbitraire et brutale que les Français ne veulent reconnaître dans leurs propres parents. Son projet politique - *mise sous tutelle de la justice, coudées franches pour la police* - participe à matérialiser un sentiment d'insécurité dans lequel personne n'est à l'abri de la délation d'un voisin, d'une bavure policière ou d'une erreur judiciaire. Inconsciemment, chacun reconnaît là l'univers carcéral du dressage subi dans l'enfance. Cette « misère » qu'on veut pénaliser, ces « sauvages » qu'on ne tardera pas à présenter à la vindicte publique comme autant de « preuves » qui justifient la punition, ce sont des projections issues de nos passés d'enfants humiliés. Le rôle qu'une majorité de citoyens délègue sans s'en rendre compte à Nicolas Sarkozy est celui d'administrer le châtimement parental au niveau national, de réaffirmer l'ordre ancien et destructeur qui les a façonnés.

Un projet qui sied comme un gant à l'auteur de *Libre*, l'ouvrage paru récemment chez Robert Laffont dans lequel Sarkozy expose toutes ses idées de Premier ministre potentiel.

Marc-André Cotton

Notes :

¹Cité par Raphaëlle Bacqué, *Nicolas Sarkozy, l'affamé de pouvoir*, Le Monde, 6-7.10.02. Sauf indication contraire, les autres citations ont la même source.

²Philippe Val, *Sarkozy remplace la peine de mort par l'interdiction de vivre*, Charlie Hebdo, 2.10.02.

³Cité par *Le Monde*, 6-7.10.02.

Oser mettre en cause nos parents

La fidélité à l'éducation que nous avons reçue fait obstacle à notre libération et à celle de nos enfants. Témoignage et réflexion.

J'ai grandi avec l'intime conviction d'avoir eu des parents aimants, ouverts et disponibles, une enfance préservée, sans problèmes particuliers. Lorsque, jeune adulte, je commençai à me demander pourquoi j'avais tant de mal à vivre, je me surpris à débiter dans ma tête des phrases toutes faites: *Tu es toujours insatisfait, Tu as eu beaucoup de chance, Tu te poses trop de questions!* Face à ce discours intériorisé, omniprésent, j'étais incapable de confirmer mes propres sentiments ou d'accueillir ma souffrance.

Interdit parental

Comme je persévérerai dans cette voie, accompagné par un témoin éclairé, les phrases se firent plus précises et le ton plus menaçant: *Qu'est-ce que tu t'imagines? Comment oses-tu parler de ce que tu ne connais pas?* Je réalisai qu'un interdit puissant, fait de toutes ces injonctions, avait été posé sur mon vécu d'enfant et qu'il était constamment réactivé dans ma vie d'adulte au point de me couper de toute émotion. J'étais alors saisi par une terreur.

Parallèlement à ces découvertes, j'essayai de partager mon ressenti avec ma mère et fut surpris par la violence de ses réactions. À ses yeux, je ne pouvais avoir souffert à son contact *puisqu'elle était convaincue de m'aimer*. Toute expression de ma souffrance m'était donc retournée comme une négation de son amour, de tout ce qu'elle avait fait pour nous. Pire: si je poursuivais dans cette voie de reconnaissance de mon vécu, *je porterais la culpabilité de la faire mourir*.

J'étais saisi par l'interdit et la condamnation que celui-ci impliquait. Pour mes parents, j'avais été un *monstre* - du latin *monstrer!* - qui menaçait l'image qu'ils se faisaient d'eux-mêmes. Sous les coups et les humiliations, c'est encore moi qui les faisais souffrir. Ainsi, ma détresse de nourrisson isolé dans son berceau, mes pleurs qui exprimaient le manque de présence maternelle ou la rage de subir un châtimement terrifiant de la main de mes propres parents auraient été autant de trahisons coupables.

Fidélité mal placée

C'est en ayant moi-même des enfants que je réalisai combien j'étais resté fidèle à mon éducation. À table, les mots sortaient de ma bouche comme par enchantement: *Ne mets pas tes coudes sur la table!, Ferme ta bouche en mangeant!* ou *Ne mange pas avec tes doigts!* J'étais littéralement terrifié à l'idée que ma plus jeune fille - qui me reflétait cette problématique - puisse ne pas se tenir à table *comme il faut*. À la manière d'une courroie de transmission, je reproduisais la souffrance de mon éducation et rendais mon enfant responsable d'un mal-être que mes parents avaient violemment projeté sur moi.

J'étais alors presque totalement identifié à ce rôle de père et conservais en moi une image idéalisée de mon enfance. Mais la sensation, encore vague, de passer à côté de l'essentiel se révéla déterminante. J'acceptai peu à peu de m'ouvrir à la souffrance que m'occasionnaient les reflets spontanés que m'offraient mes enfants. Si tel comportement m'était intolérable - un refus de *rendre service* par exemple - j'essayai d'accueillir l'émotion qui remontait alors de ma mémoire, plutôt que de passer à l'acte sur l'enfant. Mes parents avaient exigé que je sois solidaire de leurs souffrances (au mépris de la mienne) et j'étais en train de reproduire la même chose. Était-ce vraiment cela que je voulais?

L'amour de l'enfant

Pour me libérer de ma propre souffrance, je devais remettre en cause l'image parentale idéale que j'avais intériorisée sous la terreur et affirmer mon désaccord face à la manipulation de cette souffrance. Implicitement, mes parents me demandaient de *minimiser* les conséquences de leur inconscience et de leur pardonner. Je retrouvai en moi leurs injonctions lénifiantes: *Nous ne savions pas à l'époque, Nous ne voulions que votre bien, ou C'était un autre temps*.

En m'ouvrant à la profondeur de mon amour d'enfant, je pus sortir de l'impuissance et de la culpabilité qui m'habitaient au contact de ce déni. Oser mettre en cause mon éducation m'apparut alors la plus juste manière d'honorer vraiment mon père et ma mère.

Marc-André Cotton

L'absence du lien façonne notre histoire

L'histoire des hommes, telle que rapportée par les historiens, est depuis toujours une longue liste de *nœuds relationnels*. Ceux-ci prennent leur source dans l'intimité des familles.

Les jalons sélectionnés pour définir la vie témoignent de nos souffrances : chaos, guerres, famines, misère, esclavage, épidémies, violences, pouvoir et changements de pouvoir, etc. En regard de cette suite de rejouements collectifs vécus par tous dans la peur et l'impuissance, il y a la vie dite *privée* de ma mère. *Privée* dans le sens où ma mère m'a privé d'elle. Là où j'aurais dû naître et vivre en sécurité dans son intimité, ma mère m'a livré pieds et poings liés à la violence des rejouements sociaux : prise de pouvoir médical sur sa grossesse, nais-

sance hospitalisée, allaitement artificiel, isolement, inoculation de maladies, opérations chirurgicales, dressage comportemental précoce, violences, crèche, école, etc. Chacun de ces termes exprime l'extrême violence du déni fait à mon être. Mon père, *fort de sa virilité*, aurait dû assurer à ma mère la sécurité nécessaire à notre intimité. Ma mère aurait dû m'assurer cette intimité forte et consciente, propre au développement harmonieux de ma vie.

L'histoire d'enfance de ma mère fut telle que, devenue adulte, elle ne reconnaissait plus qu'elle avait été un jour *autre chose* que ce qu'elle était devenue. Ma mère, à force des répressions subies avait perdu le contact avec sa dimension intérieure d'être humain. Isolée d'elle-même pour avoir été isolée par ses parents, elle s'était identifiée

à un *rôle social de bonne mère* dont sa propre mère était le modèle auquel elle était inconsciemment fidèle tout en croyant de ne pas l'imiter. Tournée vers le regard de ses parents - *vers l'exté-*

Famille

Ce mot est issu du latin classique « *famulus* » qui signifie serviteur, esclave. La « *familia romana* » était constituée de l'ensemble des personnes habitant sous le même toit et appartenant au même maître, le « *pater familias* ».

Ce n'est que vers le milieu du XIXe siècle, bien après l'abolition du servage que « *famille* » désigne les parents proches ou lointains. Si le sens du mot à évolué, les exigences liées à la place de chacun ne témoignent pas d'une proche libération de l'être!

(Dictionnaire Historique de la Langue Française, Le Robert, Paris 1998.)

rieur - privée de la jouissance de sa conscience, la vie de ma mère était en fait une vie publique qui ne laissait aucune place à notre intimité, à notre relation. Me livrant au social, elle trahit le lien vital indispensable à mon équilibre d'enfant. Elle accomplissait ce qui était pour elle son *devoir de mère*. D'autre part, ne reconnaissant ni elle-même ni ses vrais besoins, elle ne put que choisir un homme qui ne se reconnaissait pas pleinement homme; un homme qui, n'ayant pas eu la place d'être un enfant ni un adolescent, n'était ni adulte ni responsable : un homme qui tiendrait un *rôle de père*.

Mon enfance fut dominée par une interminable sensation qu'aujourd'hui je nomme ainsi : *le lien est rompu*. Ma mère divise pour régner sur moi, sur nous. Son aveuglement est considérable, elle a renoncé à sa faculté de voir, de sentir, de mettre à jour et d'être consciente. Elle compense son refoulement de différentes manières dans lesquelles je suis toujours impliqué. Confronté en permanence à cette situation insensée et donc incompréhensible, j'en fus réduit à cesser de vouloir être pour me comporter selon ce que mes parents semblaient vouloir de moi, c'est-à-dire m'identifier au *rôle d'enfant* qu'ils m'assignaient.

Bernard Giossi

Spoliation

Le nourrisson, le très jeune enfant s'exprime sans retenue car il est encore pleinement lui-même. L'incompréhension de ses parents le met gravement en danger.

Le nourrisson est pris dans l'ambiance familiale qui s'avère très vite invivable pour lui : tensions, irritabilité constante, incompréhension, maladies, accidents, etc. Il devient vital pour lui que ses parents se libèrent de ce qui les empêche d'être présent à la vie, à lui. Par ses cris et ses pleurs, l'enfant révèle les tensions de sa mère ainsi que celles des autres personnes du lieu où il vit. Les parents, trop coupés d'eux-mêmes, ne reconnaissent pas le processus de libération des sentiments qu'il leur reflète. Désensibilisés, ils interprètent les *retours* de leur enfant et lui reprochent de les provoquer par l'expression de sentiments qui, en fait, leurs sont propres. Ils exigent de lui qu'il les refoule comme s'ils lui appartenaient. En fait, ils exigent qu'il garde secrète l'origine de ses manifestations - cris, pleurs, refus, colère - et qu'il continue à jouer le rôle qu'ils lui ont assigné dans leur relation, celui du fusible. À force d'être pointé comme le *propriétaire des sen-*

timents refoulés de ses parents, il n'a d'autre choix que de se les approprier. Lors de ce retournement, l'enfant est spolié de sa vitalité. Il est devenu prisonnier du processus de refoulement de ses parents.

L'être naissant est tout entier Vie et Amour. La présence et le regard qu'il offre à ses parents est amour. Les parents, intégrant l'enfant au sein de l'entreprise de gestion de leur souffrance qu'est la famille, ne le reconnaissent pas. Impuissants à être avec lui, ils se retournent contre lui, ils captent alors son énergie et lui confisquent la possibilité d'en jouir. Ils ne reconnaissent pas non plus le don qu'il fait de sa présence et de son amour en se vouant à leur libération. Ils s'en parent comme d'un vêtement volé, d'où résultera un violent sentiment de culpabilité. Ce sentiment non reconnu les poussera à continuer à dénier et à reprocher à l'enfant la présence et l'amour qu'il leur a entièrement consacré et dont ils disposent sans limites. Scellant leur refoulement, les parents qualifieront d'amour et de présence le temps passé à utiliser leur enfant pour compenser leur souffrance, à l'éduquer, à le faire obéir... *Ils se feront croire* qu'ils aiment et sont présents, déniaient ces qualités à l'enfant qu'ils ont dépouillé de sa vérité et de sa conscience.

B. G.

Amour d'enfant

C'est à chaque instant que s'exprime la souffrance de l'être et que s'offre à nous la possibilité d'une libération

Ce matin-là, L. et moi-même étions assises dans la cuisine. Nous déjeunions. L. me parlait de ses difficultés à se remémorer son enfance et même son vécu pendant l'enfance de ses propres enfants. Je l'écouais décrire l'image idéale de la *bonne fille* puis de la *bonne mère* à laquelle elle avait essayé de se conformer.

Subitement, je la vois en colère, très en colère en se remémorant une scène dans laquelle son aînée avait tout juste 18 mois. L'une de ses amies - B. - disait de son bébé qu'elle était *ronde*. L., entièrement légitime, exprimait la colère qu'elle avait toujours contre cette amie et combien elle lui en voulait encore. Je lui demandai alors si je pouvais intervenir. Elle me dit : « *Oui !* »

Persécution

Je lui montrai le décalage qui existait entre l'intensité de sa colère vis-à-vis de B. et sa prétendue cause. Cette personne, extérieure à toute l'enfance de L., avait osé poser sur sa fille le qualificatif de *ronde*. Inconsciemment, cette amie avait réactivé chez elle un problème très douloureux, son poids. C'est pourquoi, la grande souffrance que L. manifestait

à l'instant par de la colère ne pouvait être justifiée par un seul mot, mais par tout un vécu. Pourtant, dans le présent, toute la charge émotionnelle de ce vécu refoulé était posée sur ce fait précis.

Un sentiment de persécution l'envahissait en entendant ce mot. Il était provoqué par la résistance de L. à accueillir les causes réelles de son poids et par

Colère

« La froideur et la condamnation totale étaient alors le fruit d'une terrible sélection opérée sur la réalité. »

l'habitude de ne pas être écoutée par ses interlocuteurs. Ce sentiment justifiait la condamnation qu'elle orientait et opérait sur B. Cette dernière était tenue pour responsable de cette réminiscence et donc, par ricochet, de son état présent. La froideur et la condamnation *totale* étaient alors le fruit d'une terrible sélection opérée sur la réalité.

Le processus de libération n'est possible que centré sur une présence à soi, en pleine reconnaissance de la vie et de sa vérité intérieure. C'est dans la relation à nos parents que les bastions de notre souffrance ont été posés. *La libération est donc incompatible avec le maintien d'une idéalisation de nos parents, d'une innocence parentale.*

Légitimité

Je réfléchis alors à la notion d'ennemi. Le douloureux passé de L. avait été réactivé par la sélection faite par elle dans le comportement et les paroles de B. Mais son refus inconscient d'accueillir l'émotion émergente, son refus de faire les liens entre les conséquences et les causes de sa souffrance transformèrent instantanément son amie en ennemie. Sa revendication inconsciente à refouler sa souffrance l'obligeait à utiliser B. comme bouc-émissaire. Le refoulement lui était nécessaire pour rester fidèle à son éducation, et, par là-même, rester *en bons termes* avec ses parents et à travers eux avec toute la hiérarchie du pouvoir. Le bouc-émissaire est en effet le porteur du refus de voir un point précis de la problématique personnelle ou collective.

Je considérai l'instant de froideur, d'injustice et pourtant de légitimité qu'elle avait eue d'être en colère vis-à-vis de B. et me remémorai des moments

d'écoute où elle exprimait une colère vis-à-vis de sa mère ou de son père. La colère n'était pas la même car elle était connectée à son amour d'enfant pour la vie et à celui voué à ses parents.

Puis je pensai aux criminels Richard Durn et Guy Georges, et à ce que je savais du rapport installé par les psychanalystes entre eux et leurs patients. Je pensai également à la volonté de rendre l'enfant coupable de la façon dont il vit le monde dans lequel il est né ; à cette volonté de le rendre responsable des conséquences du déni et de l'isolement qu'il subit. Je projetai alors l'éventualité que l'un et l'autre n'avaient pas eu la possibilité de pleurer dans les bras de leur maman ou de leur papa ni celle de partager leur souffrance en nommant clairement les responsabilités de chacun tout en restant connecté à leur amour d'enfant.

Responsabilité d'adulte

La libération de la souffrance dépend de cette connexion entre l'adulte et la période pendant laquelle, enfant, il vouait son amour à ses parents. Interpréter le présent tout en maintenant la déconnexion d'avec son amour d'enfant (la seule référence qui nous reste) est une *prouesse humaine* qui a de graves conséquences. Lorsque l'adulte rejoue, il est déconnecté de cet amour. Il passe à l'acte *en tout innocence, en toute bonne conscience et/ou sans état d'âme* sur des enfants, des gens ou des objets réduits à des exutoires de souffrance.

Par le refus d'entendre la responsabilité des protagonistes de son drame intérieur, l'adulte s'attache à des supports et nourrit des obsessions meurtrières. Celles-ci sont liées aux refus qu'il a intériorisés, parce que ses parents et ce monde les lui ont opposés, lorsque enfant, il avait besoin d'exprimer la souffrance dans laquelle il était plongé.

Ainsi, en refusant de reconnaître les conséquences dramatiques du déni de conscience subi pendant notre enfance, en refusant d'accueillir nos souffrances, en refusant de reconnaître pour nous-mêmes les causes qui ont façonné notre histoire, nous exacerbons la froideur et la légitimité de nos passages à l'acte ainsi que celles de ceux qui manifestent le pire. Et dans ces conditions d'extrême aveuglement, nous ne réalisons pas à quel point nos enfants nous honorent en nous reflétant l'état dramatique dans lequel nous nous enfonçons à chaque refus de conscience.

Sylvie Vermeulen

Génie de l'être

Depuis sa mise sur le serveur de *Regard conscient*, en février 2002, le manuscrit de Sylvie Vermeulen *Le Génie de l'être et l'interdit de voir* a été téléchargé plus de 1200 fois, et ce uniquement par le bouche à oreille. En terme d'édition, cela correspondrait déjà à un second tirage et nous nous réjouissons de ce succès.

Parmi d'autres encouragements, voici les mots d'une jeune maman : « *Votre écrit m'a fait l'effet d'une bombe ! J'ai beaucoup pleuré, je crois qu'au fond de moi je savais ce que vous expliquez, c'est peut-être pour ça que l'écho était si puissant... Mais le poids du passé, de la société, j'avais perdu de vue l'essentiel...* »

www.regardconscient.net/corpus/legenie.html